

Louis-Rodolphe Agassiz (1807-1873).

par M. René NAVILLE (Genève).

Parmi les savants les plus éminents tels que Alexander de Humboldt, Karl Friedrich Martius, qui au début du XIXe siècle ont fait connaître sous les aspects les plus divers l'Amérique à l'Europe, on ne saurait omettre de citer le nom de Louis Rodolphe Agassiz. Surtout connu pour sa théorie sur l'extension des glaciers, il a émis encore de nombreuses conceptions philosophiques et scientifiques qui trouvent leur origine dans les observations qu'il fit en Amérique.

Né à Môtier en 1807, il fréquenta les universités de Heidelberg et de Munich, où il acquit le titre de docteur en philosophie. Très tôt, il avait été attiré par l'Amérique. A l'âge de vingt ans déjà, ayant été chargé de décrire les poissons recueillis au Brésil par Spix et Martius, il conçut le projet de gagner le Nouveau Monde afin d'y étendre le champ de ses connaissances scientifiques. Il avait médité notamment d'accompagner Ackermann qui préparait en 1829 une expédition en Amérique méridionale. Il ne parvint pas toutefois à l'époque à réaliser ce dessein.

Durant un séjour à Paris en 1832, il entra en rapport avec Cuvier et Humboldt, lequel ne cessa depuis lors de s'intéresser aux travaux du jeune naturaliste suisse avec lequel il échangea par la suite une volumineuse correspondance.

C'est grâce à son intervention qu'Agassiz put obtenir la même année la chaire de professeur de sciences naturelles à Neuchâtel. En 1835, il entra pour la première fois en relation avec le monde savant américain, le professeur B. Schliman du Yale College à New Haven s'étant offert de lui procurer des souscriptions pour son ouvrage "Les poissons fossiles" qui ne tarda pas à le faire connaître en Amérique. Jusqu'en 1843, Agassiz devait se consacrer exclusivement à l'étude des glaciers, tout en parachevant divers travaux de zoologie.

Ce n'est qu'en 1846 que, grâce à l'appui financier du roi de Prusse, il quittait la Suisse pour l'Amérique qui allait devenir jusqu'à sa mort le siège principal de son activité scientifique.

Nommé successivement professeur de géologie et zoologie à Harvard, Charleston et Cambridge, il créa dans cette ville une académie nationale des sciences et un musée de zoologie comparée. En fondant cette institution, Agassiz fut parmi les premiers à concevoir l'intérêt que pouvait présenter également la création d'un musée ethnographique dont il a défini le plan dans cet appel destiné à Thomas G. Carry (1863):

"Chaque jour l'histoire de l'humanité est mise en rapport plus intime avec l'histoire naturelle de la création des animaux et il est indispensable d'organiser une vaste collection propre à faire connaître l'histoire des races non civilisées.

"Deux classes de specimen doivent être recueillies: l'une concernant la manière de vivre, les moeurs, les coutumes de ces races, l'autre leur constitution physique.

"Quant à la première, il faut réunir les vêtements et les

ornements, les ustensiles, les armes, les habitations, etc., de toutes les races d'hommes, tout ce qui a rapport à leurs occupations, leurs moeurs, leur culte.

"Quant à la seconde, dès qu'il se présentera une occasion d'obtenir les crânes des aborigènes des différentes parties du monde, il faut s'empressez d'en profiter en prenant bien soin de les étiqueter afin de ne point commettre d'erreur sur leur origine. A défaut, on peut les remplacer par des portraits ou des photographies!"

Il est intéressant de rappeler que de nombreuses collections ethnographiques réunies par Agassiz au Musée de zoologie comparée ont été par la suite transférées au Musée Peabody.

A côté de ses nombreux travaux de caractère géologique et zoologique, Agassiz a émis sur l'origine de l'homme des considérations qui lui confèrent une place de premier plan dans l'histoire de l'Américanisme.

Cette question avait été abordée pour la première fois sur le terrain scientifique par Morton qui, dans un ouvrage publié en 1849 (*Crania Americana*), s'était fait le champion du polygénisme.

C'est en 1852, sept ans avant la publication de "L'origine des espèces" de Darwin, que le savant suisse commença à s'intéresser à ce problème lors d'un séjour qu'il fit à Charleston dans la villa du Dr. John Holbrook. "L'arbre creux", c'était le nom de cette villa, était devenu le centre d'une vie intellectuelle intense. "Un sujet sur lequel on revenait toujours, écrit Madame Agassiz, était celui de l'origine de la race humaine. Agassiz croyait fermement que les hommes ne provenaient pas d'une race commune mais de centres divers, et que les groupes primitifs de la famille humaine correspondaient d'une manière générale à la distribution des animaux et à leur combinaison en faune".

Ces idées, qui eurent à l'époque un retentissement considérable, il les exposa dans une préface à l'ouvrage de Nott et Gliddon publié en 1852 (*Types of mankind*). Cette préface a paru sous le titre de "Sketch of the natural provinces of the animal world and their relations to the different types of men".

Pour Agassiz, toute l'erreur commise jusqu'à présent provenait de ce qu'on avait cherché la preuve de l'unité des races en se préoccupant de mettre les résultats d'accord avec l'interprétation prédominante de la Genèse.

"Il y a dans certaines régions en Asie, écrit-il à sa mère, un total de quinze espèces de singes anthropoïdes répartis sur un espace qui, à beaucoup près, n'égale pas celui de l'Europe. S'il en est ainsi, pourquoi le théâtre primitif d'une nation d'hommes n'aurait-il pas été circonscrit dans des bornes pareilles ?

"Les capacités supérieures de l'homme lui ont sans doute permis d'entreprendre des migrations mais combien sont limitées ces migrations et légères les traces qu'elles ont laissées derrière elles.

"Malheureusement pour l'histoire naturelle, ce qu'on appelle l'histoire a enregistré plus fidèlement les faits d'une poignée d'aventuriers que l'histoire réelle des nations primitives, mais j'espère qu'il sera possible de plonger au-dessous de ces vagues d'émigration, afin de faire disparaître pour ainsi dire les traces de

leur passage et de rétablir la vraie histoire des habitants primitifs des différentes parties du monde. Alors on verra si toutes ces analogies ne sont pas trompeuses et si chaque pays n'a pas eu ses aborigènes distincts.

"Je commence à apercevoir la possibilité de distinguer différents centres d'origine en Afrique et en Amérique. Laissant de côté les migrations imaginaires, on se demande quel rapport on peut trouver par exemple entre les Esquimaux et les Indiens des Etats Unis, ceux du Mexique, du Pérou et du Brésil. Y a-t-il aucun lien réel entre les tribus des bords de la mer sur la côte nord-ouest, les constructeurs de tumuli, la civilisation des Aztèques, les Incas et les Guaranis ?"

A une époque où l'on parlait à satiété du peuplement de l'Amérique par les Chinois, les Egyptiens, les Sémites, il ne fallait pas manquer de témérité pour avancer une thèse qui, à vrai dire, jusqu'à ce jour n'a été ni infirmée ni confirmée et compte néanmoins au XXe siècle autant de détracteurs, si ce n'est plus, que de partisans. A ce titre les hypothèses d'Agassiz restent entièrement actuelles.

Quelques savants s'étaient toutefois de son temps rangés de son côté, tel le professeur Martius, l'auteur de "l'Histoire naturelle des palmiers", grand spécialiste de la flore brésilienne en même temps qu'ethnographe et philologue éminent. En 1867, alors qu'il était en train de terminer la rédaction de ses "Beiträge zur Ethnographie und Sprachenkunde Amerikas zumal Brasilien" (Leipzig 1867), Martius écrivait en effet à Agassiz: "Je suis impatient de connaître vos conclusions géologiques. J'incline aussi à croire qu'avant les dernières catastrophes géologiques, il existait des hommes dans l'Amérique du Sud".

Agassiz avait également des opinions très arrêtées sur la race noire. Il considérait qu'en Amérique les noirs, établis sur ce territoire aussi solidement que les blancs, devaient y bénéficier d'une entière liberté et égalité de droits. Toute politique suivant une voie contraire ne pouvait aboutir qu'à des échecs. Très opposé au métissage dans lequel il voyait, à tort d'ailleurs, l'abâtardissement des races humaines tant au point de vue physique que moral, Agassiz était d'avis qu'une saine politique devait mettre tous les obstacles possibles au croisement des races. Il s'agit là d'une conception très superficielle qui a cependant prévalu jusqu'au XXe siècle. On ne saurait oublier en effet qu'à l'époque où Agassiz émit ses thèses fleurissait le Gobinisme. L'essai sur l'inégalité des races humaines venait d'être publié quelques années plus tôt, en 1854.

Agassiz a réalisé plusieurs expéditions en Amérique du Nord dans la région du Lac Supérieur et en Floride, en Amérique du Sud, au Brésil, au Pérou, au Chili et à la Terre de Feu. (En Floride, il découvrit dans des récifs de coraux des fossiles humains qu'il faisait remonter à 10.000 ans). Il a rapporté une vaste documentation de son voyage au Brésil réalisé en 1865.

"Aussi habile qu'un égyptologue à lire les hiéroglyphes, il déchiffrait jusque sur les rives de l'Amazone les inscriptions que la glace avait laissées et en suivait partout la trace" a dit de lui un contemporain. Disons tout de suite que ses conclusions sur les formations glaciaires de l'Amazone n'ont pas été acceptées par tous les savants.

Cette expédition, qu'il a poursuivie jusque sur les frontières du Pérou, l'entraîna à étudier également le bassin amazonien tant au point de vue ethnographique qu'économique. Il fit à cette occasion de nombreuses observations sur les variétés produites par le croisement des indiens, des nègres et des blancs, ce qui l'amena à conclure "que les variétés provenant d'alliances entre espèces humaines ou prétendues races, diffèrent des espèces elles-mêmes juste au même titre que les animaux hybrides diffèrent des espèces génératrices. Elles conservent la même tendance à revenir à la souche originelle qui est observée dans toutes les soi-disantes races".

Opposé aux théories de Darwin, Agassiz croyait à la fixité des espèces et le spectacle de la nombreuse faune ichthyologique de l'Amazone, dont certains échantillons ne se retrouvaient nulle part ailleurs, ne contribuèrent pas peu à le convaincre de l'exactitude de sa théorie. Bien qu'opposé au transformisme, il convient de rappeler ici qu'Agassiz fut avec Cuvier le premier à mettre en évidence l'orthogénèse, c'est-à-dire le perfectionnement organique des êtres.

Il fut l'un des premiers aussi à entrevoir l'intérêt qu'il y aurait à ouvrir l'Amazone à la navigation, convaincu que cette région était parfaitement habitable, d'un climat supportable, et susceptible d'être adaptée à l'élevage. A plus d'une reprise, il se plut à signaler la richesse de cette région en arbres de toutes espèces et l'immense diversité de la faune ichthyologique. Selon lui, Manaos, qui était alors une bourgade insignifiante, était appelée à devenir un grand centre commercial et de navigation.

"Le bassin de l'Amazone avec son climat tropical adouci par l'humidité, écrivait-il à Charles Sumner en 1865, est un autre Mississippi. Il y a de quoi ici faire le bonheur de cent millions de créatures humaines. Le temps viendra où nécessairement l'humanité en aura pris possession, où sur les mêmes eaux dans lesquelles nous n'avons pas croisé trois canots en six jours, les bateaux à vapeur et les navires de toutes classes monteront et descendront, où la vie enfin et l'activité animeront ces rivages, mais ce jour-là n'est pas encore venu ! Quand je me rappelle combien de gens misérables j'ai vu en Suisse courbés sur une boîte de montre ou sur un métier à dentelles sans parvenir même à gagner de quoi suffire à leurs besoins, et quand je songe combien facilement tout pousse ici, je me demande par quelle fatalité étrange la moitié du monde regorge tellement d'habitants qu'il n'y a pas de pain pour tous, tandis que dans l'autre moitié la population est si rare que les bras ne peuvent suffire à la moisson. L'émigration ne devrait-elle pas affluer à larges flots en cette région si favorisée de la nature et si vide d'hommes !"

Ces prédictions, que soixante ans plus tôt Humboldt avait déjà énoncées, se trouvent réalisées partiellement aujourd'hui. L'admission de navires marchands sous tous les pavillons à la libre pratique dans les eaux brésiliennes devint un fait accompli un an plus tard, en 1867, cependant que Manaos est devenu depuis lors une vaste cité de 80.000 habitants où l'Unesco, en 1948, a cherché à créer un des principaux centres de l'Institut International de l'Hylea amazonienne chargé de procéder à des recherches scientifiques et d'étudier nombre de problèmes humains qu'Agassiz avait esquissés près de cent ans plus tôt.

Durant cette expédition, Agassiz récoltera près de 1800 espèces de poissons qui seront reproduits par le dessinateur de l'expédition, le Bâlois J. Burckardt. L'enthousiasme du savant suisse pour l'ichthyologie lui dictera même une lettre pleine de saveur

adressée de Jéfé à l'Empereur du Brésil auquel il dédia une espèce d'une grande rareté: l'acara. "En arrivant ici ce matin, lui écrit-il, j'ai eu la surprise la plus agréable et la plus inattendue. Le premier poisson qui me fut apporté était l'acara que Votre Majesté a bien voulu me permettre de lui dédier, et par un bonheur inouï c'était l'époque de la ponte et il avait la bouche pleine de petits vivants en pleine voie de développement".

Il est intéressant de relever qu'Agassiz a visité la région de Giupa qui, quelques années plus tard, de 1880 à 1910, connut un grand essor avec le boom du caoutchouc et qui a fait l'objet d'un des derniers rapports de l'Institut International de l'Hylea amazonienne. Agassiz avait trouvé cette ville désertée, pleine de maisons abandonnées. En 1949, le rapporteur de l'Unesco, Charles Wagley, bien que sensiblement agrandie et modernisée, la retrouva aussi dépeuplée et son activité considérablement réduite. Tel est le destin des villes de l'Amérique dont la vitalité dépend des mouvements fantasmagoriques d'une monoproduction.

Revenu en Amérique, Agassiz s'occupa d'océanographie en draguant les fonds marins entre la Floride et les Indes occidentales. En 1871 et 1872, quarante ans après l'expédition du "Beagle" à bord duquel se trouvait Darwin, il entreprendra à bord du "Hassler" une expédition scientifique qui le conduira aux Antilles, à Montevideo, jusqu'au Détroit de Magellan où il entrera en contact avec les Fuégiens dont il nous décrira les chants et les danses. Sur les côtes du Pérou, il recueillera une importante collection de pièces archéologiques préincasiques que lui remit Hutchinson, consul d'Angleterre à Callao. Cette expédition a fait l'objet d'une publication parue sous le titre "Un voyage d'exploration scientifique dans l'Atlantique et l'Amérique du Sud".

Agassiz est mort le 14 décembre 1873 à Cambridge. Ses restes reposent au cimetière de Mount Auburn. Sur sa tombe s'élève un bloc de granit de l'Aar, choisi au lieu même où se trouvait jadis sa cabane, ombragé par de hauts sapins envoyés de la Suisse... sa première et vraie patrie.

Bibliographie: Elisabeth Agassiz - Louis Agassiz. Sa vie et sa correspondance. Neuchâtel 1887.

M. et Mme Louis Agassiz - Voyage au Brésil. Paris 1869.

L. Agassiz - De l'espèce et de la classification. Paris.

Morton - Crania Americana. 1849.

Nott et Gliddon - Types of Mankind. 1854.

L. Agassiz - Remarks of the antiquity of man. 1867.
